Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

51/4 | 2010

**Sciences humaines et sociales en Russie à l'Âge
d'argent**

Gwenn A. Miller, Kodiak Kreol

Oleg Kobtzeff

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/7452>

DOI : 10.4000/monderusse.7452

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2010

Pagination : 827-830

ISBN : 978-2-7132-2316-7

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Oleg Kobtzeff, « Gwenn A. Miller, Kodiak Kreol », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 51/4 | 2010, mis en ligne le 09 décembre 2011, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7452> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.7452>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

Gwenn A. Miller, Kodiak Kreol

Oleg Kobtzeff

RÉFÉRENCE

Gwenn A. MILLER, **Kodiak Kreol. Communities of Empire in Early Russian America**. Ithaca – Londres : Cornell UP, 2010, 216 p.

- 1 L'archipel de Kodiak (Kad'jak en russe) fut la véritable Russie d'Alaska. Son passé est encore évident, non seulement par la présence de sept églises paroissiales orthodoxes et du séminaire Saint Herman ou d'icônes dans les maisons et lieux publics, mais aussi par les mœurs (traditions festives et culinaires, survivances de la langue russe, noms de famille, prénoms, etc.). Les autres établissements de l'Amérique russe (dite *Rossijskaja Amerika* ou *Russkaja Amerika*, selon l'époque) n'étaient guère que des comptoirs peuplés tout au plus d'une vingtaine d'habitants russes, souvent moins. Novo-Arhangel'sk, l'autre bourgade, très éloignée à l'est, était isolée de la population indigène, très hostile. Les quelques dizaines d'immigrés habitant Pavlovskaja Gavan' (« Kodiak » pour les Américains) ou isolés dans les autres villages indigènes de l'archipel, vécurent, eux, beaucoup plus intimement avec les autochtones.
- 2 C'est la complexité de cette cohabitation que l'auteur réussit à nous présenter tout en nuances. Elle brosse avec talent le tableau de la conquête d'un territoire qui est presque le prolongement naturel, voire culturel, de la Sibérie. On appréciera le constant effort pour comparer Kodiak à d'autres territoires conquis par des Russes. La conquête de l'archipel et de ses habitants, menée avec violence et efficacité par le marchand Grégoire Šelehov (ou Šelihov selon les sources) dans les années 1780, est reconstituée avec brio. L'auteur décrit ensuite les structures de l'économie coloniale : captation du commerce indigène de la fourrure par une grande compagnie commerciale structurée selon le modèle de la Compagnie de la baie d'Hudson, échange de cette même fourrure contre du thé chinois exporté ensuite dans l'Empire russe, consolidation et promotion d'une hiérarchie autochtone préexistante (guerriers éminents, promus par les Russes véritables chefs *tojony*, selon le terme yakoute), encouragement des mariages mixtes entre colons et

autochtones, création d'une nouvelle classe sociale dirigeante – les Créoles (*kreoly*) – par la différenciation et la promotion des enfants généralement métissés. Tout ceci est présenté, avec moult détails, comme la définition même de la colonisation russe en Amérique.

- 3 Il existe toujours un risque de perdre le sens de la mesure. Grande comme plus de quatre fois la France, l'Amérique russe n'a jamais été foulée par plus d'un millier de Russes à la fois. Des quelque trente à quarante mille autochtones, seule la moitié était réellement en contact avec des Russes et, souvent, avec seulement un ou deux hommes à la fois au cours de toute une vie. Alors quel intérêt ? C'est que l'Amérique russe peut servir d'échantillon. L'étude des marches des empires procure des enseignements précieux sur les sociétés multiethniques et sur leur géopolitique en général.
- 4 Se concentrer uniquement sur Kodiak ? Cela peut se justifier par le petit nombre de titres publiés depuis la monumentale étude de Aleš Hrdlicka¹. On aurait alors préféré une plus grande utilisation de sources d'archives ou de travaux d'experts comme Laughlin, Sven Haakanson, ou d'autres auteurs absents de la bibliographie². Des questions importantes auraient ainsi pu être explorées plus en détail comme la différence entre l'assimilation à la culture russe des autochtones de Kodiak et celle éprouvée par d'autres peuples alaskans. Y avait-il eu des rivalités, voire des conflits, entre Créoles et des autochtones n'ayant aucun parent russe ? Pourquoi les autochtones finirent-ils par adopter, malgré leur résistance initiale à l'acculturation, la religion orthodoxe ? Il aurait été également judicieux de s'intéresser de plus près à ce qu'il reste aujourd'hui du Kodiak russe : les communautés orthodoxes, leurs paroissiens et responsables laïcs, les vingt à trente étudiants du séminaire, généralement tous des autochtones, et de nombreuses familles descendantes de Créoles comme les Kashevaroff-Anderson (Kaševarovy) ou les Chichenoff (Čičeněvy). La presse locale regorge également de renseignements précieux, notamment des traditions orales souvent séculaires répétées à des journalistes locaux comme Hank Eaton ou Mike Rostad.
- 5 On pourra également être en désaccord avec *Kodiak Kreol* sur l'interprétation de la conquête de la Sibérie vue comme un front pionnier avançant inexorablement vers le Pacifique, telle la « frontière » (*frontier*) des États-Unis, alors qu'il s'agit d'une occupation « punctiforme » (selon l'expression de Fr.-X. Coquin), très peu dense, comparable à la dissémination de rares trappeurs français dans les immensités de la Louisiane avant les années 1840. C'est le prisme par lequel est interprétée l'histoire de Kodiak.
- 6 En ce qui concerne le terme de « Créole », Gwen Miller fait un constat des plus évidents : ces Créoles sont essentiellement des métis nés d'un père russe et d'une mère autochtone. En effet, selon une série de décrets promulgués au XIX^e siècle, tout enfant né en Amérique d'au moins un parent inscrit sur la liste des baptêmes des registres paroissiaux de l'Empire était inscrit comme « Créole ». On aurait aimé en savoir plus. Par exemple, que l'origine ethnique du parent ne comptait pas, pas plus que la langue maternelle ou l'éducation reçue. Qu'on soit fils de Russe, de Finlandais ou de Tatar, il suffisait d'être né en Amérique russe et qu'un des parents soit né en Russie, ou que le père soit lui-même un Créole. Autrement dit, on pouvait être soit le fils d'une femme russe et d'un père métissé et avoir été élevé, comme lui, dans une bonne école en Europe (le cas n'était pas rare), soit être né d'une mère aléoute et d'un père yakoute complètement assimilé à la culture de sa belle famille et être un Créole dans un cas comme dans l'autre.
- 7 On peut aussi regretter que l'auteur emploie trop souvent le mot « Blanc », sans doute sous l'influence de nombreux historiens anglo-saxons qui projettent sur le passé russe

leurs propres représentations mémorielles postcoloniales ou le vocabulaire russe d'aujourd'hui. Dans les millions de pages d'archives laissées par l'histoire de l'Amérique russe, je n'ai trouvé l'expression « population blanche », écrite en français et non en russe, que sous la seule plume de l'ambassadeur russe à Washington. Or, il parlait des Créoles, ce qui ne fait que souligner la singulière façon de représenter des métis. C'est que la société russe du XIX^e siècle est avant tout une société d'ordres (*soslovija*) et non de classes. Encore moins de « races ». En Alaska comme ailleurs dans l'Empire, la fonction prime l'identité ethnique. Si la société a besoin d'un homme pour faire partie d'un contingent de chasseurs de loutres sachant manier un kayak aléoute, c'est un décret arbitraire qui dira s'il est Aléoute ou s'il ne l'est pas, selon des critères qui peuvent ou non être linguistiques ou géographiques. Le cas des Créoles est très révélateur de cette conception de la société. Ce qui manquait le plus dans les colonies russes d'Amérique était le personnel d'encadrement et de gestion ainsi que des artisans qualifiés dans tous les corps de métiers (surtout dans le domaine maritime) – administrateurs de tous niveaux, secrétaires, intendants, contremaîtres, ingénieurs, géographes, géomètres, personnel scientifique, médecins, officiers de marine, officiers marinières et hommes d'équipage, etc. On prit donc le nombre nécessaire d'autochtones et on en fit, par décret, une bourgeoisie coloniale « russe ».

- 8 Sinon, la lecture de Kodiak Kreol est rafraîchissante et instructive. La sensibilité du texte change du cynisme mêlé de naïveté que l'on peut reprocher à trop de jeunes slavissants anglo-saxons. Gwenn Miller note des détails importants. Par exemple, elle tord le cou à ce cliché (qui perdure depuis le XIX^e siècle), selon lequel les douze moines venus en mission depuis Valaam se sentirent perdus dans un enfer glacé. Elle constate que les paysages de Kodiak sont similaires aux côtes de la Carélie et que le climat du Sud de l'Alaska est plus doux. La présentation de la vie des femmes et du foyer (sujets rarement abordés) évite les généralisations et montre que les rapports domestiques variaient du simple rapt au tranquille bonheur familial. De même, l'analyse des violences perpétrées contre les autochtones contraste positivement avec le manichéisme parfois érigé en méthode historique. L'auteur évite la complaisance russophile mais refuse aussi de prendre pour argent comptant la légende noire créée par Šelehov accusant les trappeurs indépendants de ses propres crimes – légende noire qui domine encore tout ce qui s'écrit sur les Russes en Alaska. Là aussi, Gwen Miller sait présenter un tableau nuancé montrant que, selon les époques, les individus ou les situations, les autochtones pouvaient souffrir de graves sévices, comme ils pouvaient cohabiter en paix avec les colons.
- 9 Malgré certains aspects critiquables, Gwenn Miller a su poser les bonnes questions. La colonisation de la Sibérie confondue avec celle du Far West américain n'empêche pas de remettre cette expérience russe en Alaska à la bonne échelle : le lecteur finira par comprendre que le tsar eut tôt fait de saisir que le commerce de la fourrure américaine n'était pas rentable et que maintenir une présence russe était intenable sur ce territoire d'outre-mer si vaste, si excentré par rapport à la Russie et tellement plus proche des mines d'or de Californie et d'Oregon. On en apprend également beaucoup sur le rôle du métissage au sein d'une microsociété russe : la population métisse, contrairement à sa situation marginalisée aux États-Unis et conflictuelle au Canada (révoltes menées par Louis Riel), est vue par les autorités russes, sur place ainsi qu'à Saint-Pétersbourg, comme un modèle. Elle crée le lien entre la population autochtone majoritaire et la population slave minoritaire dominante, et a pour vocation de diriger la société locale pour le bien de l'Empire. Pour avoir analysé quelques aspects très originaux, mais aussi

très révélateurs, d'une époque qui précède la russification, l'auteur s'est largement acquittée de sa mission.

NOTES

1. Aleš Hrdlicka, *Anthropology of Kodiak Island*, Philadelphie : The Wistar Institute of Anatomy and Biology, 1944.
2. On retrouvera les principaux titres de ces auteurs ainsi que des autres spécialistes reconnus dans : Emmanuel Désveaux (catalogue de l'exposition sous la direction de), *Kodiak, Alaska, les masques de la collection Alphonse Pinart*, P. : Éditions du Musée du quai Branly-Adam Biro, 2002, ainsi que sur le site Internet de Richard Knecht : <http://www.abdn.ac.uk/archaeology/staff/staff.php?id=r.knecht>